

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 19 juin 1886

LES
DEUX SŒURS

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

V

VOYANT que son ami se disposait à prêter une oreille attentive, Jacques Sarrue reprit la parole.

— L'aventure remonte à deux mois environ. C'était un soir, à la tombée de la nuit ; par toute la ville, les manœuvres de la compagnie du Gaz, armés de leur allumoir, éclairaient Paris, comme ils le font en ce moment. Je revenais de donner rue de Tournon une leçon de grec à un aspirant au baccalauréat ès lettres. Cessant pour quelques heures d'être pédagogue, j'étais redevenu poète en descendant la rue Bonaparte. La tête baissée, les yeux à mes pieds, la pensée dans les nuages, je faisais des vers, des vers légers ; je venais de recevoir deux louis, j'étais gai... La pièce est inachevée, je ne la finirai probablement jamais !...

— Arrivé sur le quai, au moment où j'allais monter sur le pont des Beaux-Arts, je remarquai une jeune fille, ayant les bras accoudés sur le parapet du quai et tenant sa tête dans ses mains. Je m'aperçus en même temps qu'elle pleurait, et, m'étant subitement arrêté, j'entendis le bruit de sanglots étouffés.

— J'étais en train de chercher une rime à "meilleurs" ; j'avais sous les yeux "pleurs" ou "douleurs" ; mais, ne voulant pas me servir de l'une ou de l'autre de ces rimes, je ne cherchai plus, et voilà pourquoi la pièce de vers n'est pas terminée.

— La jeune fille, dont je ne pouvais voir la figure, portait un costume de paysanne très coquet, et je puis ajouter, presque riche. Près d'elle, sur le parapet, il y avait un petit ballot ; je jugeai qu'il devait contenir du linge et autres effets d'habillement.

— Je ne me rendis point compte de mes impressions, je me laissai aller à l'inspiration de mon cœur. Revenant sur mes pas, je m'approchai de la jeune fille. Je me penchai vers elle, et, tout bas, d'une voix émue :

— Pourquoi pleurez-vous ? lui demandai-je.

— Elle leva la tête, et le regard de ses grands yeux bleus, dont rien ne saurait rendre la douceur et la désolation, se fixa sur moi avec une anxiété profonde.

— Moi, à la lumière du gaz qui l'éclairait, j'admirai sa bouche fraîche et jolie comme un bouton de rose, ses magnifiques cheveux blonds et son visage charmant, inondé de pleurs, que je voyais radieux et resplendissant comme l'idéal.

— Cependant, m'ayant regardé, il y eut dans ses yeux un éclair de joie ou de reconnaissance.

— Mademoiselle, lui dis-je avec intérêt, si je puis vous être utile, je me mets à votre service. Vous

avez un violent chagrin, si je puis vous aider, vous consoler, je le ferai.

— Je vous remercie, monsieur, me répondit-elle, je ne puis être consolée et vous ne pouvez rien faire pour moi.

— Je venais d'entendre sa voix et je crus avoir perçu les sons d'une lyre éolienne.

— A en juger par votre vêtement, mademoiselle, repris-je, vous n'êtes pas de Paris, vous arrivez de la province ; si vous aviez besoin d'un guide dans cette ville déserte pour ceux qui n'y connaissent personne, je serais heureux de vous en servir.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, je suis de la province, en effet, et je suis arrivée ce matin à Paris venant de loin, de bien loin. J'espérais voir quelqu'un, je ne l'ai pas trouvé, je n'ai plus nulle part à aller.

— Est-ce une mère, une sœur, un frère, un parent, un ami, que vous veniez trouver à Paris ?

— Ne m'interrogez pas, dit-elle, en secouant la tête, je ne peux pas vous répondre.

— Je comprends, vous avez un secret doulou-

pides et étonnés la beauté de son âme, l'innocence de son cœur !

— Monsieur, me répondit-elle simplement, je n'ai rien fait ; je suis malheureuse ! voilà tout.

— Non ; vous apprendre cela serait vous révéler le secret que je veux cacher et qui mourra avec moi.

— Dans tous les cas, lui dis-je avec un ton d'autorité, vous ne mourrez pas comme vous en avez eu la pensée tout à l'heure ; je suis ici pour vous en empêcher !

— Si vous connaissiez ma peine, répliqua-t-elle, vous ne me parleriez pas ainsi ; je n'ai plus aucun espoir ; mourir tout de suite est ce que j'ai de mieux à faire. Je lui pris la main, qu'elle laissa dans la mienne, et je lui dis :

— Vous avez un secret terrible sans doute, gardez-le, je ne veux pas le connaître ; mais dites-vous bien que manquer de résignation est se révolter contre la volonté de Dieu. C'est presque toujours ses créatures préférées qu'il fait souffrir le plus afin de leur accorder plus tard ses meilleures récompenses.

— Il me sembla que ces paroles venaient de produire sur elle une vive impression.

— Ma chère enfant, repris-je, il faut retourner au pays d'où vous venez.

— Je vous ai déjà dit jamais !

— Est-ce qu'on vous a chassée ?

— Non, je suis partie volontairement, sans rien dire.

— Quoi ! vous avez abandonné vos parents ?

— Je n'ai plus ni mère, ni père.

— Chez qui étiez-vous donc ?

— Chez un homme généreux et bon, qui m'a recueillie, il y a six ans.

— S'il était bon pour vous, pourquoi ne voulez-vous pas retourner vers lui ?

— Parce que maintenant, j'y serais malheureuse.

— Comment se nomme le pays où vous demeuriez ?

— Je ne vous le dirai pas, car je voudrais moi-même l'oublier.

— Voyons, repris-je, ne sachant quoi supposer, vous n'avez peut-être pas d'argent pour faire le voyage ?

— J'ai encore près de trois cents francs dans ma poche, répondit-elle, en abaissant ses paupières sur ses yeux.

— Je vous avouerai, mon cher Maurice, que je me trouvais subitement très embarrassée. Je laissai retomber dans ma poche les deux pièces de vingt francs que je venais de toucher, et que j'étais prêt à lui donner. Pourtant, mon intérêt pour cette belle enfant ne faisait que s'accroître, et

pour rien au monde je n'aurais voulu la laisser seule, à ce moment de défaillance et de désespoir qui pouvait la conduire à quelque résolution terrible.

— Cependant, mademoiselle, repris-je après un court silence, vous ne pouvez pas rester ici toute la nuit.

— C'est vrai, mais je ne sais où aller.

— Voulez-vous venir avec moi ?

— Alors, elle releva ses grands yeux sur moi et me regarda fixement.

— Où voulez-vous me conduire ? me demanda-t-elle.

— Dans la maison où je demeure.

— Vous avez une femme, des enfants ?

— Non, je suis un vieux garçon et, comme vous, je n'ai plus de parents.

— Elle fit un brusque mouvement en arrière. Je



Elle fit un mouvement de tête, sourit et lui tendit la main. (Page 36, col. 3.)

reux à cacher.

— Oui.

— Vous allez retourner dans votre village ?

— Non, jamais ! prononça-t-elle avec un accent singulier.

— Alors, que comptez-vous faire ?

— D'une voix lente et triste, elle me répondit :

— Tout à l'heure, je regardais la Seine, et je me disais, en voyant passer les bateaux : cette eau là doit être bien profonde ; pour moi, il y aurait là, cette nuit, un grand lit pour dormir.

— Je sentis un frisson de terreur courir dans tous mes membres.

— Malheureuse enfant ! m'écriai-je, mais qu'avez-vous donc fait pour vouloir mourir ?

— Je n'eus pas plus tôt prononcé ces paroles que je m'en repentis, quand je lus dans ses yeux lim-